

excellamment que les vertus mêmes, il est aussi un plus souverain remède contre tous vices ; et votre esprit, s'accoutumant, en toutes tentations, de recourir à ce rendez-vous général, ne sera point obligé de regarder et examiner quelles tentations il a, mais simplement se sentant troublé il s'accroisera ¹ en ce grand remède ; lequel, outre cela, est si épouvantable au malin esprit, que quand il voit que ses tentations nous provoquent à ce divin amour, il cesse de nous en faire.

Et voilà quant aux menues et fréquentes tentations, avec lesquelles, qui voudrait s'amuser par le menu, il se morfondrait et ne ferait rien.

CHAPITRE X

COMME IL FAUT FORTIFIER SON CŒUR CONTRE LES TENTATIONS

Considérez de temps en temps quelles passions dominent le plus en votre âme ; les ayant découvertes, prenez une façon de vivre qui leur soit toute contraire, en pensées, en paroles et en œuvres. Par exemple, si vous vous sentez inclinée à la passion de la vanité, faites souvent des pensées de la misère de cette vie humaine, combien ces

¹ Se calmera.

vanités seront ennuyeuses à la conscience au jour de la mort, combien elles sont indignes d'un cœur généreux, que ce ne sont que badineries et amusements de petits enfants et semblables choses. Parlez souvent contre la vanité ; et, encore qu'il vous semble que ce soit à contre-cœur, ne laissez pas de la bien mépriser ; car, par ce moyen, vous vous engagerez même de réputation au parti contraire. Et à force de dire contre quelque chose, nous nous émouvons à le haïr, bien qu'au commencement nous lui eussions de l'affection. Faites des œuvres d'abjection et d'humilité le plus que vous pourrez, encore qu'il vous semble que ce soit à regret ; car, par ce moyen, vous vous habituez à l'humilité et affaiblissez votre vanité, en sorte que, quand la tentation viendra, votre inclination ne la pourra pas tant favoriser, et vous aurez plus de force pour la combattre. Si vous êtes inclinée à l'avarice, pensez souvent à la folie de ce péché, qui nous rend esclaves de ce qui n'est créé que pour nous servir ; qu'à la mort aussi bien faudra-il tout quitter, et le laisser entre les mains de tel qui le dissipera, ou auquel cela servira de ruine et de damnation ; et semblables pensées. Parlez fort contre l'avarice, louez fori le mépris du monde, violez-vous à faire souvent des aumônes et des charités, et à laisser écouler quelques occasions d'assembler.

Si vous êtes sujette à vouloir donner ou rece-

voir de l'amour, pensez souvent combien cet amusement est dangereux, tant pour vous que pour les autres ; combien c'est une chose indigne de profaner et employer à passe-temps la plus noble affection qui soit en notre âme ; combien cela est sujet au blâme d'une extrême légèreté d'esprit ; parlez souvent en faveur de la pureté et simplicité de cœur, et faites aussi, le plus qu'il vous sera possible, des actions conformes à cela, évitant toutes afféteries et muguetteries.

En somme, en temps de paix, c'est-à-dire, lorsque les tentations du péché auquel vous êtes sujette ne vous presseront pas, faites force actions de la vertu contraire, et, si les occasions ne se présentent, allez au-devant d'elles pour les rencontrer ; car par ce moyen vous renforcerez votre cœur contre la tentation future.

CHAPITRE XI

DE L'INQUIÉTUDE

L'inquiétude n'est pas une simple tentation, mais une source de laquelle et par laquelle plusieurs tentations arrivent ; j'en dirai donc quelque chose. La tristesse n'est autre chose que la douleur d'esprit que nous avons du mal qui est en

nous contre notre gré, soit que le mal soit extérieur, comme pauvreté, maladie, mépris ; soit qu'il soit intérieur, comme ignorance, sécheresse, répugnance, tentation. Quand donc l'âme sent qu'elle a quelque mal, elle se déplaît de l'avoir, et voilà la tristesse ; et tout incontinent elle désire d'en être quitte et d'avoir les moyens de s'en défaire ; et jusques ici elle a raison, car naturellement chacun désire le bien et fuit ce qu'il pense être mal.

Si l'âme cherche les moyens d'être délivrée de son mal pour l'amour de Dieu, elle les cherchera avec patience, douceur, humilité et tranquillité, attendant sa délivrance plus de la bonté et providence de Dieu que de sa peine, industrie ou diligence. Si elle cherche sa délivrance pour l'amour propre, elle s'empressera et s'échauffera à la quête des moyens, comme si ce bien dépendait plus d'elle que de Dieu. Je ne dis pas qu'elle pense cela, mais je dis qu'elle s'empresse comme si elle le pensait.

Que si elle ne rencontre pas soudain ce qu'elle désire, elle entre en des grandes inquiétudes et impatiences, lesquelles n'ôtant pas le mal précédent, ains au contraire l'empirant, l'âme entre en une angoisse et détresse démesurée, avec une défaillance de courage et de force telle, qu'il lui semble que son mal n'ait plus de remède. Vous voyez donc que la tristesse, laquelle au commencement est

juste, engendre l'inquiétude, et l'inquiétude engendre par après un surcroît de tristesse, qui est extrêmement dangereux.

L'inquiétude est le plus grand mal qui arrive en l'âme, excepté le péché. Car, comme les séditions et troubles intérieurs d'une république la ruinent entièrement et l'empêchent qu'elle ne puisse résister à l'étranger, ainsi notre cœur, étant troublé et inquiet en soi-même, perd la force de maintenir les vertus qu'il avait acquises, et quant le moyen de résister aux tentations de l'ennemi, lequel fait alors toutes sortes d'efforts pour pécher, comme l'on dit, en eau trouble.

L'inquiétude provient d'un désir déréglé d'être délivré d'un mal que l'on sent, ou d'acquérir le bien que l'on espère. Et néanmoins, il n'y a rien qui empire plus le mal et qui éloigne plus le bien, que l'inquiétude et empressement. Les oiseaux demeurent pris dans les filets et lacs, parce que, s'y trouvant engagés, ils se débattent et remuent déréglément pour en sortir, ce que faisant, ils s'enveloppent toujours tant plus. Quand donc vous serez pressée du désir d'être délivrée de quelque mal, ou de parvenir à quelque bien, avant toute chose, mettez votre esprit en repos et tranquillité; faites rasseoir votre jugement et votre volonté, et puis, tout bellement et doucement, pourchassez l'issue de votre désir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables; et, quand je dis tout bellement,

je ne veux pas dire négligemment; mais sans empressement, trouble et inquiétude; autrement, au lieu d'avoir l'effet de votre désir, vous gâterez tout et vous embarrasserez plus fort.

*Mon âme est toujours en mes mains, ô Seigneur! et je n'ai point oublié votre loi*¹, disait David. Examinez plus d'une fois le jour, mais au moins le soir et le matin, si vous avez votre âme en vos mains, ou si quelque passion et inquiétude ne vous l'a point ravie. Considérez si vous avez votre cœur à votre commandement, ou bien s'il n'est point échappé de vos mains pour s'engager à quelque affection déréglée d'amour, de haine, d'envie, de convoitise, de crainte, d'ennui et de joie. Que s'il est égaré, avant toute chose, cherchez-le et le ramenez tout bellement en la présence de Dieu, remettant vos affections et désirs sous l'obéissance et conduite de sa divine volonté. Car comme ceux qui craignent de perdre quelque chose qui leur est précieuse, la tiennent bien serrée en leur main, ainsi, à l'imitation de ce grand roi, nous devons toujours dire: *O mon Dieu! mon âme est au hasard, c'est pourquoi je la porte toujours en mes mains, et en cette sorte je n'ai point oublié votre sainte loi.*

Ne permettez pas à vos désirs, pour petits qu'ils soient et de petite importance, qu'ils vous inquiè-

¹ Ps. cxviii. 109.

tent; car, après les petits, les grands et plus importants trouveraient votre cœur plus disposé au trouble et dérèglement. Quand vous sentirez arriver l'inquiétude, recommandez-vous à Dieu et résolvez-vous de ne rien faire du tout de ce que votre désir requiert de vous, que l'inquiétude ne soit totalement passée, sinon que ce fût chose qui ne se peut différer; et alors il faut, avec un doux et tranquille effort, retenir le courant de votre désir, l'attrempant et modérant tant qu'il vous sera possible; et sur cela faire la chose, non selon votre désir, mais selon la raison.

Si vous pouvez découvrir votre inquiétude à celui qui conduit votre âme, ou au moins à quelque confident et dévot ami, ne doutez point que tout aussitôt vous ne soyez accoisée; car la communication des douleurs du cœur fait le même effet en l'âme que la saignée fait au corps de celui qui est en fièvre continue: c'est le remède des remèdes. Aussi le roi saint Louis donna cet avis à son fils: Si tu as en ton cœur aucun malaise, dis-le incontinent à ton confesseur ou à aucune bonne personne, et ainsi pourras ton mal légèrement porter, par le confort ¹ qu'il te donnera.

¹ Consolation.

CHAPITRE XII

DE LA TRISTESSE

La tristesse qui est selon Dieu, dit saint Paul, opère la pénitence pour le salut; la tristesse du monde opère la mort ¹. La tristesse donc peut être bonne ou mauvaise, selon les diverses productions qu'elle fait en nous. Il est vrai qu'elle en fait plus de mauvaises que de bonnes, car elle n'en fait que deux bonnes, à savoir: miséricorde et pénitence; et il y en a six mauvaises; à savoir: angoisse, paresse, indignation, jalousie, envie, impatience; qui a fait dire au Sage: *La tristesse en tue beaucoup, et il n'y a point de profit en icelle* ²; parce que, pour deux bons ruisseaux qui proviennent de la source de la tristesse, il y en a six qui sont bien mauvais.

L'ennemi se sert de la tristesse pour exercer ses tentations à l'endroit des bons, car comme il tâche de faire réjouir les mauvais en leur péché, aussi tâche-t-il d'attrister les bons en leurs bonnes œuvres; et comme il ne peut procurer le mal qu'en le faisant trouver agréable, aussi ne peut-il détourner du bien qu'en le faisant trouver désagréable. Le malin se plait en la tristesse et mélancolie,

¹ Il Cor., vii, 90. — ² Eccli., xxx, 23.

parce qu'il est triste et mélancolique, et le sera éternellement; dont il voudrait que chacun fût comme lui.

La mauvaise tristesse trouble l'âme, la met en inquiétude, donne des craintes déréglées, dégoûte de l'oraison, assoupit et accable le cerveau, prive l'âme de conseil, de résolution, de jugement et de courage, et abat les forces; bref, elle est comme un dur hiver, qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux; car elle ôte toute suavité de l'âme, la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés.

Si jamais il vous arrivait, Philothée, d'être atteinte de cette mauvaise tristesse, pratiquez les remèdes suivants. *Quelqu'un est-il triste*, dit saint Jacques, *qu'il prie* ⁴. La prière est un souverain remède, car elle élève l'esprit en Dieu, qui est notre unique joie et consolation. Mais en priant, usez d'affection et paroles, soit intérieures, soit extérieures, qui tendent à la confiance et amour de Dieu; comme : O Dieu de miséricorde; mon très-bon Dieu; mon Sauveur débonnaire; Dieu de cœur; ma joie; mon espérance; mon cher époux; le bien-aimé de mon âme; et semblables.

Contrariez vivement aux inclinaisons de la tristesse, et bien qu'il semble que tout ce que vous ferez en ce temps-là se fasse froidement, triste-

⁴ Jac., v, 15.

ment et lâchement, ne laissez pourtant pas de le faire; car l'ennemi qui prétend nous alanguir aux bonnes œuvres par la tristesse, voyant que nous ne laissons pas de les faire, et qu'étant faites avec résistance elles en valent mieux, il cesse de nous plus affliger.

Chantez des cantiques spirituels, car le malin a souvent cessé son opération par ce moyen; témoin l'Esprit qui assiégeait ou possédait Saül, duquel la violence était réprimée par la psalmodie.

Il est bon de s'employer aux œuvres extérieures et les diversifier le plus que l'on peut, pour divertir l'âme de l'objet triste, purifier et échauffer les esprits; la tristesse étant une passion de la complexion froide et sèche.

Faites des actions extérieures de ferveur, quoique sans goût, embrassant l'image du crucifix, la serrant sur la poitrine, lui baisant les pieds et les mains, levant vos yeux et vos mains au ciel, élançant votre voix en Dieu par des paroles d'amour et de confiance, comme sont celles-ci : *Mon bien-aimé à moi, et moi à lui; mon bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes mamelles* ⁴. *Mes yeux se fondent sur vous, ô mon Dieu ! disant : Quand me consolerez-vous ? O Jésus ! soyez-moi Jésus; vive Jésus ! et mon âme vivra. Qui me séparera de l'amour de mon Dieu ?* et semblables.

⁴ Cant. cant., 1 21.

La discipline modérée est bonne contre la tristesse, parce que cette volontaire affliction extérieure impètre la consolation intérieure; et l'âme, sentant des douleurs de dehors, se divertit de celles qui sont au dedans; la fréquentation de la sainte communion est excellente, car ce pain céleste affermit le cœur et réjouit l'esprit.

Découvrez tous les ressentiments, affections et suggestions qui proviennent de votre tristesse à votre conducteur et confesseur, humblement et fidèlement; cherchez les conversations des personnes spirituelles, et les hantez le plus que vous pourrez pendant ce temps-là. Et en fin finale, résignez-vous entre les mains de Dieu, vous préparant à souffrir cette ennuyeuse tristesse patiemment, comme juste punition de vos vaines allégresses. Et ne doutez nullement que Dieu, après vous avoir éprouvée, ne vous délivre de ce mal.

CHAPITRE XIII

DES CONSOLATIONS SPIRITUELLES ET SENSIBLES, ET COMME
IL SE FAUT COMPORTER EN ICELLES

Dieu continue l'être de ce grand monde en une perpétuelle vicissitude, par laquelle le jour se change toujours en nuit, le printemps en été, l'été en au-

tomne, l'automne en hiver et l'hiver en printemps, et l'un des jours ne ressemble jamais parfaitement l'autre; on en voit des nubileux, de pluvieux, de secs, de venteux, variété qui donne une grande beauté à cet univers. Il en est de même de l'homme, qui est, selon le dire des anciens, un abrégé du monde, car jamais il n'est en un même état; et sa vie écoule sur cette terre comme les eaux, flottant et ondoyant en une perpétuelle diversité de mouvements, qui tantôt l'élèvent aux espérances, qui tantôt l'abaissent par la crainte, tantôt le plient à droite par la consolation, tantôt à gauche par l'affliction; et jamais une seule de ses journées, ni même une de ses heures, n'est entièrement pareille à l'autre.

C'est un grand avertissement que celui-ci : il nous faut tâcher d'avoir une continuelle et inviolable égalité de cœur en une si grande inégalité d'accidents. Et quoique toutes choses se tournent et varient diversement autour de nous, il nous faut demeurer constamment immobiles, à toujours regarder, tendre et prétendre à notre Dieu. Que le navire prenne telle route qu'on voudra, qu'il cingle au ponant ou levant, au midi ou septentrion, et quelque vent que ce soit qui le porte, jamais pourtant son aiguille marine ne regardera que sa belle étoile, et le pôle. Que tout se renverse sens dessus dessous, je ne dis pas seulement autour de nous, mais je dis en nous, c'est-à-dire que notre âme soit triste, joyeuse, en douceur, en amertume, en

paix, en trouble, en clarté, en ténèbres, en tentations, en repos, en goût, en dégoût, en sécheresse, en tendreté, que le soleil la brûle ou que la rosée la rafraîchisse; ah! si faut-il pourtant qu'à jamais et toujours la pointe de notre cœur, notre esprit, notre volonté supérieure, qui est notre boussole, regarde incessamment et tende perpétuellement à l'amour de Dieu, son créateur, son sauveur, son unique et souverain bien : *Ou que nous vivions, ou que nous mourions*, dit l'Apôtre, *si sommes-nous à Dieu. Qui nous séparera de l'amour et charité de Dieu* ¹? Non, jamais rien ne nous séparera de cet amour, ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la mort, ni la vie, ni la douleur présente, ni la crainte des accidents futurs, ni les artifices des malins esprits, ni la hauteur des consolations, ni la profondeur des afflictions; ni la tendreté, ni la sécheresse ne nous doit jamais séparer de cette sainte charité, qui est fondée en Jésus-Christ.

Cette résolution si absolue de ne jamais abandonner Dieu ni quitter son doux amour, sert de contre-poids à nos âmes pour les tenir en la sainte égalité, parmi l'inégalité des divers mouvements que la condition de cette vie leur apporte. Car, comme les avettes ², se voyant surprises du vent en la campagne, embrassent des pierres pour se pouvoir balancer en l'air, et n'être pas si aisément

¹ Rom, xiv, 8. — ² Abeilles.

transportées à la merci de l'orage, ainsi notre âme, ayant vivement embrassé par résolution le précieux amour de son Dieu, demeure constante parmi l'inconstance et vicissitude des consolations et afflictions, tant spirituelles que temporelles, tant extérieures qu'intérieures.

Mais, outre cette générale doctrine, nous avons besoin de quelques documents particuliers.

I. Je dis donc que la dévotion ne consiste pas en la douceur, suavité, consolation et tendreté sensible du cœur, qui nous provoquent aux larmes et soupirs, et nous donnent une certaine satisfaction agréable et savoureuse en quelques exercices spirituels. Non, chère Philothée, la dévotion et cela ne sont pas une même chose; car il y a beaucoup d'âmes qui ont de ces tendretés et consolations, qui, néanmoins, ne laissent pas d'être fort vicieuses, et, par conséquent, n'ont aucun vrai amour de Dieu, et beaucoup moins aucune vraie dévotion. Saül, poursuivant à mort le pauvre David, qui fuyait devant lui ès déserts d'Engaddi, entra tout seul en une caverne, en laquelle David avec ses gens était caché. David, qui, en cette occasion, l'eût pu mille fois tuer, lui donna la vie et ne voulut seulement pas lui faire peur; ains l'ayant laissé sortir à son aise, l'appela par après pour lui remontrer son innocence, et lui faire connaître qu'il avait été à sa merci. Or, sur cela, qu'est-ce que ne fit pas Saül pour témoigner que son cœur était amolli envers

David? Il le nomma son enfant, il se mit à pleurer tout haut, à le louer, à confesser sa débonnaireté, à prier Dieu pour lui, à présager sa future grandeur, et lui recommander la postérité qu'il devait laisser après soi. Quelle plus grande douceur et tendreté de cœur pouvait-il faire paraître? Et pour tout cela, néanmoins, il n'avait point changé son âme, ne laissant pas de continuer sa persécution contre David aussi cruellement qu'auparavant. Ainsi se trouve-il des personnes qui, considérant la bonté de Dieu et la passion du Sauveur, sentent de grands attendrissements de cœur qui leur font jeter des soupirs, des larmes, des prières et actions de grâces fort sensibles, si qu'on dirait qu'elles ont le cœur saisi d'une bien grande dévotion; mais, quand ce vient à l'essai, on trouve que, comme les pluies passagères d'un été bien chaud, qui tombent en grosses gouttes sur la terre, ne la pénètrent point, et ne servent qu'à la production des champignons : ainsi, ces larmes et tendretés, tombant sur un cœur vicieux et ne le pénétrant point, lui sont tout à fait inutiles; car, pour tout cela, les pauvres gens ne quitteraient pas un seul liard du bien mal acquis qu'ils possèdent, ne renonceraient pas une seule de leurs perverses affections, et ne voudraient pas avoir pris la moindre incommodité du monde pour le service du Sauveur, sur lequel ils ont pleuré; en sorte que les bons mouvements qu'ils ont eus ne sont que de certains champignons spi-

rituels, qui, non-seulement ne sont pas la vraie dévotion, mais bien souvent sont de grandes vuses de l'ennemi, qui, amusant les âmes à ces menues consolations, les fait demeurer contentes et satisfaites en cela, à ce qu'elles ne cherchent plus la vraie et solide dévotion, qui consiste en une volonté constante, résolue, prompte et active, d'exécuter ce que l'on sait être agréable à Dieu.

Un enfant pleurera tendrement s'il voit donner un coup de lancette à sa mère qu'on saigne; mais si à même temps sa mère, pour laquelle il pleurait, lui demande une pomme ou un cornet de dragées qu'il tient en sa main, il ne le voudra nullement lâcher. Telles sont la plupart de nos tendres dévotions : voyant donner un coup de lance qui transperce le cœur de Jésus-Christ crucifié, nous pleurons tendrement. Hélas ! Philothée, c'est bien fait de pleurer sur cette mort et passion douloureuse de notre Père et Rédempteur; mais pourquoi donc ne lui donnons-nous pas tout de bon la pomme que nous avons en nos mains, et qu'il nous demande si instantamment : à savoir notre cœur, unique pomme d'amour que ce cher Sauveur requiert de nous? Que ne lui résignons-nous tant de menues affections, délectations, complaisances, qu'il nous veut arracher des mains et ne peut, parce que c'est notre dragée, de laquelle nous sommes plus friands que désireux de sa céleste grâce. Ah ! ce sont des amitiés de petits enfants que cela, tendres, mais fai-

bles, mais fantasques, mais sans effet. La dévotion donc ne git pas en ces tendretés et sensibles affections, qui quelquefois procèdent de la nature, qui est ainsi molle et susceptible de l'impression qu'on lui veut donner, et quelquefois viennent de l'ennemi, qui, pour nous amuser à cela, excite notre imagination à l'appréhension propre pour tels effets.

II. Ces tendretés et affectueuses douceurs sont néanmoins quelquefois très-bonnes et utiles, car elles excitent l'appétit de l'âme, confortent l'esprit, et ajoutent à la promptitude de la dévotion une sainte gaieté et allégresse, qui rend nos actions belles et agréables, même en l'extérieur. C'est ce goût que l'on a ès choses divines, pour lequel David s'écriait : *O Seigneur ! que vos paroles sont douces à mon palais ! elles sont plus douces que le miel à ma bouche*¹. Et, certes, la moindre petite consolation de la dévotion que nous recevons vaut mieux de toute façon que les plus excellentes créations du monde. Les mamelles et le lait, c'est à-dire les faveurs du divin Époux, sont meilleures à l'âme que le vin le plus précieux des plaisirs de la terre; qui en a goûté tient tout le reste des autres consolations pour du fiel et de l'absinthe. Et comme ceux qui ont l'herbe scitique² en la bouche en reçoivent une si extrême douceur, qu'ils ne

¹ Ps. cxviii, 103. — ² La réglisse.

sentent ni faim ni soif; ainsi, ceux à qui Dieu a donné cette manne céleste des suavités et consolations intérieures, ne peuvent désirer ni recevoir les consolations du monde, pour au moins y prendre goût et y amuser leurs affections. Ce sont des petits avant-goûts des suavités immortelles que Dieu donne aux âmes qui le cherchent; ce sont des grains sucrés qu'il donne à ses petits enfants pour les amorcer; ce sont des eaux cordiales qu'il leur présente pour les conforter; ce sont aussi quelquefois des arrhes des récompenses éternelles.

On dit qu'Alexandre le Grand, cinglant en haute mer, découvrit premièrement l'Arabie Heureuse, par le sentiment qu'il eut des suaves odeurs que le vent lui donnait, et sur cela se donna du courage et à tous ses compagnons; ainsi nous recevons souvent des douceurs et suavités en cette mer de la vie mortelle, qui, sans doute, nous font sentir les délices de cette patrie céleste, à laquelle nous tendons et aspirons.

III. Mais, ce me direz-vous, puisqu'il y a des consolations sensibles qui sont bonnes et viennent de Dieu, et que néanmoins il y en a des inutiles, dangereuses, voire pernicieuses, qui viennent ou de la nature, ou même de l'ennemi, comment pourrai-je discerner les unes des autres, et connaître les mauvaises ou inutiles entre les bonnes? C'est une générale doctrine, très-chère Philothée, pour les affections et passions de nos âmes, que nous

les devons connaître par leurs fruits : nos cœurs sont des arbres, les affections et passions sont leurs branches, et leurs œuvres ou actions sont les fruits. Le cœur est bon qui a de bonnes affections, et les affections et passions sont bonnes, qui produisent en nous de bons effets et saintes actions. Si les douceurs, tendretés et consolations nous rendent plus humbles, patients, traitables, charitables et compatissants à l'endroit du prochain, plus fervents à mortifier nos concupiscences et mauvaises inclinations, plus constants en nos exercices, plus maniables et souples à ceux à qui nous devons obéir, plus simples en notre vie; sans doute, Philothée, qu'elles sont de Dieu. Mais si ces douceurs n'ont de la douceur que pour nous, et qu'elles nous rendent curieux, aigres, pointilleux, impatient, opiniâtre, fier, présomptueux, durs à l'endroit du prochain, et que, pensant déjà être de petits saints, nous ne voulons plus être sujets à la direction, ni à la correction, indubitablement ce sont des consolations fausses et pernicieuses. Un bon arbre ne produit que de bons fruits.

IV. Quand nous aurons de ces douceurs et consolations, il nous faut humilier devant Dieu : 1° gardons-nous bien de dire pour ces douceurs : Oh ! que je suis bon ! Non, Philothée, ce sont des biens qui ne nous rendent pas meilleurs; car, comme j'ai dit, la dévotion ne consiste pas en cela.

mais disons : Oh ! que Dieu est bon à ceux qui espèrent en lui, à l'âme qui le recherche ! Qui a le sucre en bouche ne peut pas dire que sa bouche soit douce, mais oui bien que le sucre est doux; ainsi encore que cette douceur spirituelle est fort bonne et Dieu qui nous la donne est très-bon, il ne s'ensuit pas que celui qui la reçoit soit bon; 2° connaissons que nous sommes encore de petits enfants, qui avons besoin du lait, et que ces grains sucrés nous sont donnés parce que nous avons encore l'esprit tendre et délicat, qui a besoin d'amorces et d'appâts pour être attiré à l'amour de Dieu; 3° mais après cela, parlant généralement et pour l'ordinaire, recevons humblement ces grâces et faveurs, et les estimons extrêmement grandes, non tant parce qu'elles le sont en elles-mêmes, comme parce que c'est la main de Dieu qui nous les met au cœur, comme ferait une mère qui, pour amadouer son enfant, lui mettrait elle-même les grains de dragée en bouche, l'un après l'autre; car, si l'enfant avait de l'esprit, il priserait plus la douceur de la mignardise et caresse que sa mère lui fait, que la douceur de la dragée même. Et ainsi, c'est beaucoup, Philothée, d'avoir les douceurs, mais c'est la douceur des douceurs de considérer que Dieu, de sa main amoureuse et maternelle, les nous met en bouche, au cœur, en l'âme, en l'esprit; 4° les ayant reçues ainsi humblement, employons-les soigneusement, selon l'intention de celui qui nous les donne. Pour-

quoi pensons-nous que Dieu nous donne ces douceurs? Pour nous rendre doux envers un chacun et amoureux envers lui. La mère donne la dragée à l'enfant, afin qu'il la baise; baisons donc ce Sauveur qui nous donne tant de douceurs; or, baiser le Sauveur, c'est lui obéir, garder ses commandements, faire ses volontés, suivre ses desirs; bref, l'embrasser tendrement avec obéissance et fidélité. Quand donc nous aurons reçu quelque consolation spirituelle, il faut ce jour-là se rendre plus diligent à bien faire et à nous humilier; 5° il faut, outre cela, renoncer de temps en temps à telles douceurs, tendretés et consolations, séparant notre cœur d'icelles, et protestant qu'encore que nous les acceptions humblement et les aimions, parce que Dieu nous les envoie, et qu'elles nous provoquent à son amour, ce ne sont néanmoins pas elles que nous cherchons, mais Dieu et son saint amour; non la consolation, mais le consolateur; non la douceur, mais le doux Sauveur; non la tendreté, mais celui qui est la suavité du ciel et de la terre; et en cette affection, nous nous devons disposer à demeurer fermes au saint amour de Dieu, quoique de notre vie nous ne dussions jamais avoir aucune consolation; et de vouloir dire également sur le mont de Calvaire, comme sur celui de Thabor: O Seigneur! il m'est bon d'être avec vous, ou que vous soyez en croix, ou que vous soyez en gloire; 6° finalement, je vous avertis que, s'il vous

arrivait quelque notable abondance de telles consolations, tendretés, larmes et douceurs, ou quelque chose d'extraordinaire en icelles, vous en confériez fidèlement avec votre conducteur, afin d'apprendre comme il s'y faut modérer et comporter; car il est écrit : *As-tu trouvé du miel, manger-en ce qui suffit* ¹.

 CHAPITRE XIV

DES SÉCHERESSES ET STÉRILITÉS SPIRITUELLES

Vous ferez donc ainsi que je vous viens de dire, très-chère Philothée, quand vous avez des consolations. Mais ce beau temps si agréable ne durera pas toujours; ains il adviendra que quelquefois vous serez tellement privée et destituée du sentiment de la dévotion, qu'il vous sera avis que votre âme soit une terre déserte, infructueuse, stérile, en laquelle il n'y ait ni sentier ni chemin pour trouver Dieu, ni aucune eau de grâce qui la puisse arroser, à cause des sécheresses, qui, ce semble, la réduiront totalement en friche. Hélas! que l'âme qui est en cet état est digne de compassion, et surtout quand ce mal est véhément! car alors, à l'imi-

¹ *Prov.*, xxv, 16.